LIVRES

Trou d'Eire

3 min ▪ Par Frédérique Roussel

Une femme tuée à la tâche, premier John McGahern

A la lueur du feu, une femme de 40 ans reprise une vieille chaussette de laine. L'obscurité l'a surprise, c'est un jour de février venteux et pluvieux. La scène fait songer à une toile de Vermeer ou de son compatriote moins connu Jacobus Vrel, friands de figures féminines cousant ou lisant dans un calme contemplatif, éclairées d'une lumière indirecte. John McGahern (1934-2006) a posé, en ouverture de *la Caserne,* son personnage dans un crépuscule, affairé sur une tâche domestique. Tout est déjà là, de ce qui va se dérouler après, ramassé dans une image. Son premier roman publié, en 1960, traduit en France par Georges-Michel Sarotte en 1986 aux Presses de la Renaissance - quarante ans ont passé - est réédité par Sabine Wespieser. Elle achève avec celui-ci la réédition bénie des six romans de l'Irlandais. L'écrivain avait 30 ans, son style s'imposait déjà, et ne devait guère varier ensuite.

Enlevons la pause. Si Elisabeth se tient penchée sur son ouvrage, elle veille aussi sur ses trois beaux-enfants entre 12 et 9 ans, Willie, Una et Sheila. Ils déplient la table de bridge pour s'attabler à leurs devoirs. Il manque Reegan, leur père policier, qui fait sa tournée sous une pluie battante et qui peut, selon l'humeur, tendre l'apparente tranquillité du foyer. L'infirmière au London Hospital pendant le Blitz a rencontré le sergent Keegan à son retour au pays. Sa première épouse était morte d'un cancer du sein, comme la mère de McGahern qui a aussi connu avec son père le quotidien de la caserne. Sans avoir eu d'enfant avec lui, Elisabeth s'est retrouvée à s'occuper des siens et de leur intérieur. Quand elle a épousé Keegan, elle était heureuse d'échapper à sa mère, son frère et à la ferme. Désormais, elle se sent lasse, désorientée et, qui plus est, avec des kystes au sein.

«Au début de son mariage avec Reegan, elle avait trouvé beau et attachant ce petit univers. Mais plus maintenant : son initiation était terminée, sa passion s'était éteinte, ce monde pour lequel elle avait dépensé des trésors de charme afin d'être acceptée tombait en cendre entre ses mains. Elle était prise au piège comme un animal chapardeur enfin attrapé dans cet unique champ. Elle s'était échappée de Londres, mais elle ne s'échapperait pas d'ici ; elle avait désormais le dos au mur.»

La magie de *la Caserne,* qui oscille entre tragédie et comédie grinçante, persiste tout au long de l'écriture. Il ne se passe pas grand-chose, John McGahern ne retient pas par l'intrigue ou ses péripéties, plutôt par son regard précis sur tout. Il saisit la lumière et les sons, le silence et le désespoir, l'atmosphère étouffante d'un village rural irlandais, l'isolement de la vie à la caserne rythmé par des allées et venues incessantes des hommes de Keegan, les bruits du voisinage, le pétrissage d'une pâte dans une bassine en fer, la radio qui diffuse un match de football, le *«halètement d'un bateau descendant la rivière»*. Il ne promet pas non plus ce qui ne se passe pas dans la vie et qu'on cherche parfois dans la fiction. *«Il fallait souffrir la vie comme un fléau ou faire semblant de s'y résigner. Elle continua à coudre.»*

John McGahern

La Caserne

Traduit de l'anglais (Irlande) par Georges-Michel Sarotte.

Wespieser, 320 pp., 23 € (ebook : 16,99 €).